



Le Collégien

Vendredi, 8 Mai 1874.

Les ancêtres de Bismark.

(suite.)

Affirmer que dans le principe fondamental du Protestantisme et du rationalisme, c-à-d, le libre examen, sont renfermées des semences de persécution religieuse, cela peut paraître à première vue quelque peu paradoxal. Mais l'histoire se charge de prouver que rien n'est plus vrai. La révolution française est le produit légitime du libre-examen : Marat et Robespierre descendent de Luther et de J. J. Rousseau : et cependant où trouvez-vous de plus sanguinaires persécuteurs de l'Église ?

Il en doit être ainsi. Le protestantisme et son premier-né le Rationalisme doivent hair naturellement la religion catholique qui affirme son autorité doctrinale et son pouvoir législatif. De la haine à la persécution le passage est facile.

Le libre-examen détruit la religion comme institution sociale ayant chefs et une organisation extérieure de par le droit divin.

Il ne reste plus que *l'individu* avec ses vues, ses croyances, ses préjugés et ses ignorances. C'est, au point de vue religieux, l'homme sauvage de Rousseau.

Mais pour la religion comme pour la vie naturelle, l'homme ne peut s'isoler complètement de ses semblables. Il entre en société. En religion et en vie naturelle, il naît et reste essentiellement libre, disent le protestant et le libre penseur. Mais pour jouir des avantages de la société, les individus mettent en commun leurs droits, par un *Contrat Social* d'où résulte l'État moderne. Cet état, ou la société, n'est point d'origine divine ; ce n'est point l'œuvre de l'Auteur de la nature. C'est la conséquence d'un contrat librement consenti. *L'Etat* n'est que la somme des intelligences, des volontés et des consciences individuelles qui, afin de pouvoir continuer à n'obéir qu'à elles-mêmes, ont renoncé à leur individualité pour entrer comme molécules dans ce grand tout qui est l'Etat. Or, la religion étant, d'après le Protestantisme, une affaire de l'individu, elle entre comme partie dans la somme des droits d'où résulte l'Etat. Nous n'avons pas à examiner ce

systeme : mais il est facile de voir, que dans cette théorie la religion devient tout simplement un rouage gouvernemental. L'Etat est substitué à l'individu et à la famille. C'est la majorité qui fait le droit ; à elle sont les consciences, les esprits, les corps, la famille, la religion.

C'est la théorie socialiste, c'est le Contrat Social : c'est là la Magna Charta de la civilisation moderne. L'Etat est donc le maître et l'instituteur de l'enfance, il est tout. La religion est l'affaire de chaque individu, mais l'individu lui-même n'est qu'une partie de l'Etat. Celui-ci a hérité de tous les droits que les protestants et les libres-penseurs ont enlevés à Jésus-Christ et à l'Église. Il est Pape, docteur, père de famille, chef de cuisine ; il est le Pharaon qui dit : *" sans ma volonté que personne ne bouge. "*

Dites, si cela vous plait, que cette théorie ramène la société moderne aux abrutissements de l'ancien paganisme ; dites que c'est la destruction de la liberté au profit d'une centralisation étouffante, comme on le voit en Prusse, en Suisse, dans les Etats du Nord, et même partiellement en France, en Espagne et

en Autriche; partout, en un mot où le libre examen règne en maître; je n'en disconvieudrai pas. Mais je dirai que, dans ce système, les protestants et les libres-penseurs sont à l'aise et que les catholiques seuls ont à souffrir.

Eux seuls, en effet, croient à une religion *sociale*, ayant autorité, chefs, sujets, lois et constitutions. Eux seuls, par conséquent, ne veulent point et ne peuvent point se laisser absorber par l'État. Ils ne peuvent pas obéir aux lois religieuses faites par l'État: ce n'est pas à César qu'il appartient d'enseigner ou de législater en ces matières. Alors vient le "non possumus". César s'irrite; car on lui a fait croire qu'il peut tout. S'il fait une statue, il faut que tous l'adorent; malheur à ceux qui refuseraient de se prosterner!

Donc, les Catholiques à qui leur religion défend de reconnaître l'omnipotence de l'État amenée et consacrée par le libre-examen, seront traités comme des rebelles et regardés comme les ennemis de César. La désobéissance aux lois, même injustes, est toujours punie. La persécution de la vraie religion est donc un fruit légitime du libre-examen et des théories modernes sur l'origine du pouvoir civil.

Au reste nous avons les aveux des modernes persécuteurs eux-mêmes. Mr. de Bismark fait des lois oppressives, positivement destructives de l'autonomie de l'Église. Les catholiques ne peuvent pas obéir. Ils sont déclarés rebelles et punis. N'est-ce pas la persécution? Nul pays au monde n'est plus résolument libre penseur et protestant que la Suisse. Nulle part ailleurs la

persécution ne s'vit plus ostensiblement au nom des immortels principes.

Nos lecteurs savent les violences dont les catholiques sont les victimes dans ce pays. Mais alors, dit-on à ces braves suisses protestants et rationalistes, que devient le jugement privé, le libre examen, que faites-vous de la séparation de l'Église et de l'État, depuis longtemps décrétée comme un dogme de la civilisation moderne?

Écoutons leur réponse. "La séparation de l'Église et de l'État, disent-ils, signifie choix et prise de possession de toutes les facultés et de *tous les pouvoirs* que l'État, dans le domaine de son action organisatrice et constitutive, croit à propos de s'attribuer. Personne ne peut l'en empêcher. Et de plus il n'est obligé de concéder aux diverses églises que tout juste *ce qu'il lui plaît* d'indépendance et de liberté. En effet une Église particulière et une confession religieuse n'est qu'une fraction, tandis que l'État est l'unité et le tout. Il suit de là, en outre, que nulle tierce partie, c-à-d nulle Église ne peut intervenir quand l'État exerce son plein pouvoir de faire des lois. Une Église peut ne pas approuver les lois d'un État, mais elle n'a aucun *droit de refuser* l'obéissance à ces mêmes lois, ni d'en solliciter le changement: une telle prétention serait une usurpation intolérable."

Ainsi parlent les Suisses, humbles acolytes du grand chancelier de Prusse, dans le *rapport* du gouvernement du Canton d'Argovie.

Et ils ajoutent: "L'État, dans les efforts qu'il fait pour arriver aux buts divers qui dépendent

du pouvoir civil, ne peut pas être empêché par aucune personne physique ou morale, comprise dans son domaine, et par conséquent, par nulle Église ou association religieuse: de plus, il peut *disposer à son gré de toutes les libertés religieuses, ayant lui-même le souverain pouvoir.*"

Voilà enfin la dernière formule du libre-examen, devenu rationalisme.

Les Allemands ont *systematisé* cela dans leur philosophie: "la formule suisse est, dit la Civiltà Catholica, le résultat du panthéisme hégélien dans lequel l'État est la manifestation dernière et suprême de *l'illée al so'ue*, c-à-d de Dieu. Cette idée était la vie du Césarisme payen: elle donne aujourd'hui naissance en Prusse au renouvellement de ce même Césarisme. Les martyrs étaient des belles parce qu'ils refusaient d'obéir à César qui leur imposait l'apostasie. Les évêques les fidèles prussiens sont des rebelles pour la même raison.... Il ne faut plus dire "obedi magis Deo quàm hominibus; puisque l'homme lui-même, c-à-d César, est Dieu....."

On le voit: le diable, qui est le premier ancêtre de tous les persécuteurs de l'Église, a plus de logique que ne lui en supposent certaines bonnes âmes assez bien disposées à l'endroit de tous ces fameux principes prétendus modernes. Si le Protestantisme et le Libéralisme sont un ensemble monstrueux de toutes les erreurs contradictoires, on ne peut nier qu'au fond de tout cela il n'y ait une idée suivie, aveuglement peut-être par plusieurs, et qui conduit à la réalisation du plan diabolique: *dissolvere Christum.*

MORT EDIFIANTE DE DEUX ÉCOLIERS.

JOSEPH GIROUARD.

La mort impitoyable a frappé bien cruellement nos cœurs en nous enlevant le regretté James Vincent Flynn, décédé à l'Hôtel-Dieu, le 28 Avril. Déjà le 28 Février, nous avions vu la tombe se fermer sur un autre confrère, Joseph Girouard, mort à St. Pie dans la maison paternelle où il s'était rendu quand il se sentit atteint par la maladie qui l'a ravi à l'amour de sa respectable famille et de ses amis du Séminaire. Dans le temps, le Collégien n'a pas enregistré ce décès, par un malentendu qu'il est inutile d'expliquer. Nous avons alors beaucoup regretté ce malentendu, mais il nous paraît presque providentiel aujourd'hui, puisqu'il nous fournit l'occasion de mêler dans les mêmes souvenirs et les mêmes regrets deux enfants qui furent élèves dans la même classe de syntaxe et qui se ressemblaient par la pratique des plus belles vertus de notre sainte religion.

Si l'estime doit se mesurer non pas sur la science d'un homme, ni sur son éloquence, mais sur l'emploi religieux qu'il aura fait des dons qui lui furent départis, (Imit. Chrt. L. I. C. III.) Joseph Girouard de vra rester dans nos souvenirs comme le modèle d'un bon écolier. Il serait difficile de trouver dans les deux années qu'il a passées au Séminaire, un cas où il ait volontairement manqué à la règle. Il pratiquait donc la vertu d'obéissance avec une perfection rare même chez les bons écoliers. Il avait l'amour de la règle; et même pendant la terrible maladie qui a causé sa mort il demandait à ses chers parents qui entouraient son lit de souffrances, de lui indiquer les heures de la journée afin de pouvoir s'unir d'intention avec ses confrères du collège et faire au moins ses exercices religieux en même temps qu'eux.

L'obéissance constante au règlement n'est possible qu'à la condition d'un travail soutenu: c'est par cette application de tous les instants que notre confrère s'efforçait de surmonter les difficultés qu'il rencontrait dans ses études; et si le succès n'a pas couronné tous ses efforts, le Maître souverain n'en a pas moins récompensé le serviteur fidèle qui a mis à profit les talents qu'il avait reçus.

Le travail sans l'esprit de piété n'est pas un travail méritoire. C'est ce que Joseph Girouard avait bien compris. On peut dire que sa piété n'était pas ordinaire. Il priait beaucoup et avec ferveur.

Il fréquentait les sacrements avec un grand esprit de foi et d'amour. Aussi l'innocence de sa vie n'a pas été ternie. C'est l'opinion de ceux qui l'ont connu le plus intimement qu'il n'avait point perdu l'innocence baptismale et qu'habituellement il ne commettait pas, de propos délibéré, de péchés véniels.

C'est l'éloge que nous avons entendu faire de lui, le jour de sa sépulture dans l'Église de St. Pie, par un de ses directeurs qui l'a intimement connu; et ce même prêtre ajoutait que ces résultats si consolants devaient être attribués en grande partie à l'éducation profondément chrétienne et aux bons exemples que le jeune Girouard avait reçus dans son excellente famille.

Dieu nous a enlevé le confrère édifiant. Il est mort à l'âge de 16 ans et 4 mois: les écoliers de St. Pie conduits par Mr. le Directeur et Mr. Lévesque se sont rendus à l'église de leur paroisse pour assister à l'enterrement et donner à leur confrère défunt un dernier témoignage d'estime et d'amitié.

R. I. P.

JAMES VINCENT FLYNN.

Dieu a voulu appeler à lui encore un de nos confrères. James V. Flynn est allé au ciel jouir d'une meilleure vie en la compagnie des Saints à qui il s'était efforcé de ressembler. Atteint des fièvres typhoïdes il avait été mis sous les soins dévoués des Sœurs de l'Hôtel-Dieu. Jusqu'aux derniers jours on a espéré qu'il triompherait du terrible fléau. Des prières nombreuses aidèrent les efforts de la science et du dévouement. Mais le Seigneur a peut-être jugé que cet enfant était mûr pour le ciel. Aujourd'hui nous pleurons un confrère chéri qui a laissé nos rangs et qui dort dans notre petit cimetière à côté d'Eugène Drolet, à l'ombre du Séminaire qu'il aimait tant et sous les yeux de ses frères qui prient pour lui en passant près de sa silencieuse demeure. Quoiqu'agé de près de dix-sept ans, il avait encore les traits et les mœurs de cette enfance à qui appartient le royaume des cieux. Il était avec nous depuis le mois de Mai de l'année 1872. Toujours ses succès furent brillants et cette année il était à la tête d'une classe nombreuse. Cette mort inattendue a répandu le deuil et la tristesse dans tous les cœurs. La maladie avait paru pendant quelques jours pouvoir être arrêtée, tout en présentant les plus graves symptômes.

Mais bientôt l'ennemi impitoyable s'est attaqué à sa victime avec une nouvelle violence. Samedi, 25 Avril, on lui administra le saint Viatique; dimanche il reçut l'Extrême-Onction. Dès la soirée de ce jour, il devint évident qu'il n'y avait plus d'espoir. Le Lundi, dans l'après-midi, on lui appliqua l'indulgence *in articulo mortis*, et à huit heures et demie, le cher confrère rendait son âme à Dieu.

Dire l'impression profonde causée à nous tous par ce trépas serait une tâche bien difficile. Les jeux furent suspendus; la salle de récréation, d'ordinaire si bruyante, ressemblait plutôt à une chambre mortuaire, par le silence qui l'avait envahie, et par l'affliction qui assombrissait tous ces jeunes fronts. Mercredi matin toute la communauté s'est rendue à l'Hôtel-Dieu pour la translation des restes mortels. Le service a été chanté dans la chapelle du Séminaire par M. le Directeur avec diacre et sous-diacre. Tous les élèves qui servirent à l'autel, ainsi que les huit porteurs avaient été choisis parmi les confrères de classe du défunt.

Toute la classe a demandé à porter, pendant un mois, le deuil du bien aimé confrère.

Avant le Libera le célébrant nous a parlé en termes émus de celui à qui nous venions de rendre les derniers devoirs. Il nous sera permis de reproduire ici la substance de ce qui fut dit alors, pour faire mieux connaître celui dont nous déplorons la perte.

« Verser des larmes et des prières sur cette tombe qui renferme les restes de votre confrère aimé, voilà ce qu'il nous convient de faire, plutôt que de parler. Mais Dieu sème sur le chemin de la vie des événements, les uns heureux pour nous encourager, les autres tristes et malheureux pour nous rappeler à des pensées plus hautes que celles de la terre. Il est bon que vous vous arrétiez un instant en face de cette tombe pour écouter les leçons qu'elle nous donne. Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.

Cette mort inattendue est pour nous le sujet de réflexions bien tristes. Vous venez de perdre un confrère respecté et aimé, pour les belles qualités de son esprit et de son cœur. Car je cherche dans sa vie; j'y vois bien sans doute les imperfections de notre nature, mais que de sujets d'éloges! Ce coup soudain vient de frapper notre petite famille d'une manière bien douloureuse. Il n'y a que quelques jours, il était avec vous, plein de vie, jouissant de la vie comme on en jouit à son âge. Au-

jour d'hui, sa place est vide, votre frère est parti, parti pour toujours. Qui vous aurait dit, quand naguère encore il partageait vos jeux, que bientôt vous seriez agenouillés autour de son cercueil, priant pour son âme—Ne vous semble-t-il pas entendre sa voix qui vous répète en ce moment la solennelle leçon de l'expérience : *hodie mihi, cras tibi* ? Ah ! quelle est toujours vraie cette parole du souverain maître nous avertissant que la mort viendra fondre sur nous comme un voleur, dans l'instant où elle n'est pas attendue !

Cette mort est triste particulièrement pour ses confrères de classe ; ses talents, ses succès brillants en faisaient l'honneur de sa classe ; mais il s'était rendu cher à tous et l'expression spontanée de vos regrets témoigne mieux que tous les discours de l'estime et de l'affection qu'il s'était acquises par ses aimables qualités.

Ses maîtres et ses supérieurs sentent aussi quelle perte sa mort inflige à cette maison. Ils voyaient avec bonheur cette âme ornée des plus riches dons de la nature et de la grâce, se développant tous les jours, docile à leurs soins, ajoutant sans cesse de nouvelles beautés à celles que le baptême et la main de la nature lui avaient accordées. Oui, il est profondément triste de se séparer d'une âme belle, pure, confiante, toujours ouverte aux plus intimes communications et donnant pour l'avenir les plus belles espérances. Cette tristesse nous l'éprouvons en ce moment. Autant qu'à vous, ce trépas nous cause de poignants regrets. Nous avons tant espéré qu'un jour il travaillerait glorieusement pour l'Église dans sa lointaine patrie.

Quelle tristesse amère ce départ ne répandra-t-il pas sur la vie de ses parents bien-aimés. Hélas ! ils étaient loin de lui pendant qu'il luttait contre la mort. Sa mère qu'il aimait tant n'aura pas eu la douloureuse consolation de déposer un dernier baiser sur le front de son enfant ; l'unique fils de leur amour ne viendra plus s'asseoir à leur foyer désert et désolé. Il dormira son dernier sommeil loin des lieux de son enfance. Quand, au milieu de ses souffrances, la bonne Sœur lui parlait de sa mère, les larmes remplissaient les yeux.

La mort est triste par elle-même ; elle brise l'union entre l'âme et le corps, elle sépare ceux qui s'aiment, elle creuse la tombe : et puis, il faut faire ce terrible voyage de l'éternité !

Tous nous devons le faire ce voyage redoutable.....Celui qui venait de s'asseoir, heureux convive, au banquet de la vie, est

déjà parti, il précède sur les rives de l'éternité ceux qui auraient dû le devancer. Qu'ils sont impénétrables les desseins de la Sagesse de Dieu.

Et pourtant, Mes frères, n'y a-t-il pas ici un effet de la miséricorde de notre Dieu ? Peut-être fallait-il une victime de purification pour apaiser la colère de notre Maître excité par nos péchés. Le Seigneur veut des victimes pures ; votre jeune confrère disait lui-même à ceux qu'il trouva malades comme lui à l'Hotel-Dieu : " C'est moi qui serai la victime. " Il le disait dans un autre sens ; mais ne serait-il pas devant Dieu comme une victime pure, d'agréable odeur, pour détourner les châtiments de dessus nos têtes coupables ? Et dans notre peine profonde, n'est-ce pas une grande consolation pour nous de penser que cette âme ne s'est point envolée vers les régions éternelles sans être préparée pour ce terrible voyage ?

Il y aura quelque consolation et beaucoup d'édification à vous rappeler que, malgré la brièveté de sa course terrestre, ses mérites égalaient ceux d'une longue vie. Dès son enfance il avait porté avec amour le joug du Seigneur et jamais il ne l'avait secoué. Assurément il n'était pas exempt des faiblesses de notre pauvre nature ; mais jamais il n'a trouvé de plaisir là où Dieu était offensé. On a toujours pu dire de lui : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit.....* Au lieu de fréquenter les personnes dangereuses pour son innocence, il aimait, dès son enfance, en revenant de l'école, à entrer dans l'église et là, devant le tabernacle il se tenait dans le repos et la protection du Seigneur. Ainsi, il échappa aux dangers presque inséparables du séjour des grandes villes.

Cette union de son âme à Notre Seigneur au St. Sacrement ne se perdait pas au Collège. On a remarqué que cette année surtout ses visites à la chapelle étaient fréquentes..... habituellement, il s'y rendait trois fois par jour et là, il priait avec ferveur.....

Au reste, son esprit de foi était remarquable. Ses jeux, ses études, il recommandait tout à Notre Seigneur. Il avait l'ambition du succès dans ses études ; mais du succès que Dieu donne. Au mois de Janvier de cette année il écrivait dans ses notes : " Nous nous préparons à l'examen semi-annuel, lequel aura lieu en deux ou trois semaines. J'espère avec le secours de Dieu que j'y réussirai bien. Et immédiatement après, venaient ces paroles de Notre-Seigneur : " *Ego sum resurrectio et*

vita, etiamsi mortuus fuerit vivet. "

Était-ce un de ces mystérieux pressentiments que l'on rencontre si souvent dans l'histoire des âmes d'élite ?

Les communications fréquentes avec le Dieu de l'Eucharistie développent dans l'âme l'amour et la ferveur ainsi que la foi pratique qui vivifie toutes les actions et les rend méritoires. Voilà pourquoi le règlement était pour lui la voix de Dieu parlant toujours à son esprit et à sa volonté. L'idée du devoir et de l'honneur chrétien lui était toujours présente et réglait sa vie. L'obéissance ne lui était pas naturellement très-facile ; et cependant, guidée par l'idée du devoir, sa vie d'écolier était telle que ses professeurs et ses supérieurs n'avaient point de reproches à lui faire. Sa vie extérieure était l'image de l'ordre et de la paix qui régnait dans l'âme. L'obéissance est sanctifiante : *vir obediens loquetur victorias*. Aussi, à l'âge où l'exubérance de la vie soulève souvent des tempêtes désastreuses, on sentait que ce jeune homme était maître de son âme ; sur son front se reflétaient la noblesse des sentiments et la pureté du cœur ; vous aimiez à respirer cette âme pleine des parfums de Jésus : *Christi bonus odor*.

Aux pieds de Jésus et de Marie, il avait conservé cette pureté du cœur qui fait verser d'abondantes larmes, j'en ai été le témoin attendri, par la crainte, même non fondée, d'avoir en quelque chose déplu à Dieu.

Avions-nous tort de croire que peut-être Dieu l'avait jugé mûr pour le ciel ?

Ses derniers jours sur la terre nous confirment dans la conviction que son âme était vraiment attirée vers la Souveraine Beauté.

Avec quelle profonde contrition ne fit-il pas sa dernière confession, alors même que le danger de la mort n'était pas encore prochain.

Et, pendant sa maladie, tous ceux qui l'approchèrent purent facilement s'apercevoir que ce corps brûlé par la fièvre, aux prises avec la mort, était vivifié par une âme d'élite. Sa patience dans les douleurs, sa politesse qui ne se démentit jamais, sa reconnaissance vivement exprimée, sa piété angélique, la pureté visible de son cœur, avaient attiré sur lui les sympathies universelles. Les dévouées sœurs de charité nous ont plusieurs fois dit que ce cher enfant avait été pour elles un sujet de très grande édification. Dès les premiers jours il avait demandé qu'un crucifix fût mis au pied de son lit ainsi qu'une image de St. Louis de Gonzague en qui il avait

une tendre confiance qui se manifestait par de fréquentes oraisons jaculatoires. Il avait à la main son crucifix et quand son confesseur le consolait, il regardait l'image de son Sauveur et disait avec un accent admirable : "Voilà ma force." Puis quand on lui apporta le Saint Viatique, il reçut son Dieu avec de véritables transports d'amour, tels que les assistants en étaient profondément émus. Faisant son action de grâces il disait à Dieu : "Je vous donne mon esprit, ma volonté, mon corps, tout mon être." Les yeux attachés sur le crucifix qu'il baisait souvent, il répandait son âme en actes d'amour, d'humilité et de résignation. Il considérait son lit de douleur comme une croix sur laquelle il était étendu pour expier ses propres péchés, et sa prière constante était : "Fiat voluntas tua." Et quand le prêtre lui dit, après la communion, que les saints étaient heureux quand ils recevaient leur Créateur, si heureux que la terre n'était plus rien pour eux tant ils désiraient le ciel; le cher malade leva les yeux et dit avec un accent qu'on n'oublie pas : le ciel, "c'est tout ce que je désire."

Ainsi se passèrent les derniers jours de votre confrère. C'était une prière continue à Jésus, Marie, Joseph, à son ange gardien, à ses saints patrons, à St. Louis de Gonzague. Il priait même alors que l'esprit, aux prises avec la mort, commençait le dernier combat; la prière a expiré sur ses lèvres quand l'âme a cessé ses fonctions terrestres pour aller dans un autre monde commencer une autre vie.

Comme notre cher défunt, disons à Dieu : fiat voluntas tua. Un grand vide s'est fait dans nos rangs : au moins apprenons de notre frère à bien préparer notre mort. Après tout, M. F., qu'avons-nous à faire en ce monde, sinon de rendre saint et heureux le passage de vie à trépas? Écoutez les derniers accents de cette voix que vous avez aimée, dans un cahier de notes il écrivit à la fin de l'année dernière : "Cette année a été pour moi très-heureuse.....j'ai été heureux dans mes études, grâces en soient rendues à Dieu et à sa sainte mère la Vierge Immaculée qui a été mon guide, ma protectrice en toutes choses, ma consolation dans mes afflictions et mes chagrins. O Marie, ma mère, priez pour moi et ne cessez jamais de prier pour moi jusqu'à ce que vous me voyiez dans le Paradis....."

Et le 1 de l'an 1874 : "Je souhaite à tous une heureuse année, et je prends la résolution d'essayer à rendre cette année heureuse pour moi, temporellement et spi-

rituellement, et j'espère que Dieu m'assistera."

Oui, cher enfant, Dieu vous a assisté. Vous avez fait une mort sainte. Cette année commencée dans le temps s'est changée pour vous en des années éternelles.

Et toutefois, M. F., le Psalmiste inspiré dit à Dieu : "Si iniquitates observaveris, Domine quis sustinebit." Adressons-nous à l'Auguste Vierge qu'il aimait tant, pour qu'elle l'introduise dans le Paradis. Comme St. Ambroise prions pour notre ami, et en versant des larmes sur sa tombe, suivons son âme par nos prières jusqu'à ce que la dette de la Justice, s'il en restait encore, soit entièrement payée et que son âme entre dans le lieu du rafraichissement et de la paix."

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. DESAULNIERS.

Dimanche, j'ai célébré dans la grotte de l'Agonie, la messe de Oratione Domini in Monte Oliveti. C'est là que mon Sauveur a pensé à moi; c'est là qu'il a pleuré sur mon ingratitude. Je lui ai demandé pardon de mes péchés, au nom du sang qu'il a laissé couler dans cette adorable grotte; au nom de l'agonie qu'il a soufferte à cause de l'ingratitude des hommes. Pendant mon action de grâces je me suis enfoncé en arrière de l'autel, à l'extrémité de la grotte; et là j'ai vu l'inscription qui avertit que c'est ici que Notre-Seigneur tomba de douleur et sua comme des gouttes de sang. Je me suis prosterné tout en larmes et quand j'eus fini mon adoration, mon acte de contrition et de charité, je ne pouvais sans peine m'éloigner de ce lieu de douleur et d'amour : je demandai à N.S. la force de m'éloigner et de ne jamais oublier les impressions de ce moment si précieux pour moi.

Aujourd'hui il a donc coulé encore, dans cette grotte, et par mon ministère, le sang adorable de mon Dieu Sauveur; il a coulé pour moi, pour mes parents, mes amis, la communauté dont je suis membre et pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières.

À la sortie de la grotte de Jésus, je descendis dans le tombeau de Marie. C'est une véritable église souterraine, depuis 95 ans en possession des Grecs—aujourd'hui les Latins sont en pourparlers avec le gouvernement pour se faire restituer cette chapelle. On y descend par un escalier travaillé dans le roc, de 50 échelons ou plutôt 48—le tombeau de Marie est au fond de l'église, à droite en entrant : après avoir des-

cendu quelques degrés, on laisse à droite, dans un enfoncement dans le roc, les tombeaux de Ste. Anne et de St. Joachim : je m'y suis agenouillé pour réciter l'invocation usitée à Ste Anne d'Yamachiche, *O Sancta Anna, Sponsa Joachim. &c. &c.*

À gauche, presque vis-à-vis, se trouve le tombeau de St. Joseph; je l'ai vénéré et j'ai demandé à ce saint la grâce d'une bonne mort.—Descendu au bas de l'escalier, j'y trouvai le Patriarche Arménien qui y célébrait la messe; sa mitre est absolument de même forme que les nôtres. Cette cérémonie arménienne m'empêcha d'approcher du tombeau pour le vénérer.

Cette église a dû coûter un travail immense, par sa profondeur en terre et par la grandeur de ses dimensions. Le célébrant sur le tombeau de Marie, a la face tournée vers l'orient, et l'escalier donne sur le nord. La grotte de Jésus est à l'orient du tombeau de Marie et on y descend par une douzaine d'échelons,—je ne suis pas bien sûr du nombre—l'endroit où Notre-Seigneur s'est placé est à l'extrémité de la grotte, à gauche en entrant. Ayant fini cet examen, je pris une tasse de café et me mis en route pour revenir au couvent, en passant par la porte St Etienne et la Via Dolorosa.—

Réflexions sur le mont olivier.

Elle est devant moi cette cité qui me raconte les merveilles de l'Ancien et du Nouveau Testament; les voici ces montagnes et ces vallons qui ont retenti si souvent de la voix des prophètes—ici, c'est le plateau où le sublime Isaïe fut scié par le milieu du corps; un arbre signale ce lieu si célèbre à l'œil du voyageur : là c'est la grotte du chantre des douleurs, Jérémie—à ses pieds se trouve le torrent de Cédron si souvent traversé par le Fils de l'homme; ce vallon de Josaphat, tout jonché de sépultures et contenant les morts qui doivent y subir leur jugement avec le reste du genre humain; là c'est le jardin de Gethsémani sanctifié par les prières du Fils de Dieu; un peu au nord le tombeau de Marie; mon âme est accablée sous le poids immense de l'amour de mon Dieu pour moi. La terre peut-elle présenter quelque part un lieu plus cher au cœur de l'homme et plus digne des méditations de son esprit.

On lit dans la Semaine Agricole :

Monsieur le Rédacteur,

Un paysan belge vient de découvrir un nouveau procédé qui est, dit-on, destiné à remplacer le charbon comme-

combustible, je le recommande spécialement à vos lecteurs :

Terre ordinaire 3 parties.

Poussière de charbon 1 partie.

Le tout bien mélangé est arrosé d'une solution concentrée de soda à laver. Quand le mélange a acquis la consistance ordinaire de la pâte, vous le coupez par morceaux de la grosseur d'une brique et vous les laissez sécher.— S. L. P.

UNE CONVERSION.

Un Parisien mangeait du saucisson le Vendredi Saint. Un sien ami le voit pendant qu'il se bourre ainsi de chair de porc.

L'ami.—Permettez-moi, mon cher, de vous féliciter de votre conversion.

Le mangeur de saucisson.—Comment, conversion ?

L'ami.—Eh ! oui ; j'entendais l'autre jour notre curé nous exhorter à rentrer en nous-même, pour nous convertir : n'est-ce que vous faites à l'heure qu'il est ?

COLLEGIANA.

L'ACADEMIE.

Les trois dernières séances ont été des plus intéressantes. Mr. le Directeur de cette société avait donné, pour sujet de discussion, la question suivante : Quel est le peuple qui a fait preuve de plus d'héroïsme dans les combats ? Onze académiciens ont pris tour à tour la parole : M. M. M. St. Jacques, E. Sicotte, H. Ste. Marie pour les Canadiens ; A. Gadbois, C. Bachand pour les Français ; G. Papineau, R. Desnoyers pour les Romains ; N. Angers, P. Lamarche, A. B. audry pour les Grecs ; J. Hartley pour les Irlandais. Les recherches historiques, le grand nombre de faits rapportés, les réparties vives et piquantes, l'ironie, rien ne manqua pour instruire et amuser en même temps le nombreux auditoire qui se pressait sur les bancs de la salle destinée aux séances de l'Académie. La lutte fut quelquefois si vive, que l'on eût pu se croire présent à une réunion d'hommes d'État discutant avec chaleur les articles d'une constitution. Aussi, Mr. G. Gaudreau, qui avait été élu président temporaire, eut-il besoin, parfois, de toute sa gravité et de toute l'autorité de sa charge, pour faire cesser les rires et les applaudissements trop prolongés, et pour empêcher que le débat ne devint trop ardent.— Tous les assistants n'eurent qu'une voix pour féliciter les partisans

des différents peuples sur leurs études historiques, sur leur soin à ne laisser passer sans réplique aucun faux principe, aucune exagération, aucun subterfuge, et sur leurs efforts pour se former à la composition et acquérir de la facilité dans l'art de la parole. Nous espérons qu'il nous sera encore donné d'assister à des séances aussi intéressantes.

DIMANCHE 26 AVRIL. Patronage de St. Joseph. Ce jour est cher aux élèves du Séminaire de St. Hyacinthe à plus d'un titre ; car c'est la fête du chef de la petite famille collégiale, de leur bien-aimé Supérieur, le R. J. S. Raymond. Après le corps enseignant, les étudiants en philosophie ont présenté à M. le Supérieur, au nom de tous les élèves, des souhaits de bonheur. Ils ont aussi profité de la circonstance pour exprimer toute la gratitude que la communauté doit à M. le Supérieur dont la sollicitude et le dévouement pour l'instruction de la jeunesse sont bien connus.

Nous avons eu un grand congé pour chômer cette fête, mais une récompense plus douce à nos cœurs nous a été accordée : dans sa réponse aux félicitations des aînés de la communauté, notre bon père leur a dit : Je suis content de vous. Faisons en sorte de mériter toujours un tel témoignage, consolation pour celui qui le donne et récompense de ceux qui l'entendent.

LUNDI. Congé en l'honneur de M. le Supérieur.

Mr. Gendreau, professeur d'Anglais, que la maladie avait retenu à l'Hotel-Dieu pendant deux semaines est revenu au milieu de nous aujourd'hui.

Ce congé est marqué par la perte d'un confrère bien-aimé, James Flynn, décédé à 8 hs. et demie du soir.

MERCREDI. Nous avons confié à la terre notre confrère chéri. Puisse-t-il dans les délices de la patrie se souvenir de ses amis de la terre ?

A une assemblée récente de nos confrères d'origine étrangère, on forma une société qui porte le nom de "St. Hyacinthe College base-ball Association," ayant pour officiers : M. W. A. Mc'Donald Président, M. J. S. Broderick, Secrétaire, M. Jas. Leary, Trésorier. On procéda ensuite à l'organisation de quatre clubs dont voici les noms avec ceux de leurs capitaines respectifs : Les "Alertes" Capitaine P. T. Kernan ; les "Américains" Capitaine

W. H. Grace ; les "Concord" Cap. J. Magin ; et les "Shamrock" Cap. Chas. Finning. La charge onéreuse d'arbitre échut à M. A. Kenny. D'après, les apparences, il y a lieu de présumer que la lutte pour le *Championship* sera vivement contestée par les "Alertes" et les "Américains" qui paraissent également décidés à remporter la palme.

Réponse à Charade No. 2 : COUVENT.

Listes du 27 Avril.

RHÉTORIQUE.

Mc'Donald & Beaudry, en *T. Lat.*

BELLES-LETTRES.

Albert Leblanc, en *T. Lat.*

VERSIFICATION.

L. A. L'Heureux, en *T. Lat.*

MÉTHODE.

Hector Brodeur, en *Latin.*

SYNTAXE.

J. Beaulnes & A. Fautaux, en *Latin.*

ÉLÉMENTS.

1ère. Div. *Lat.*, N. Valin.

2de, P. Meunier.

CLASSE PRÉPARATOIRE.

1ère. Div., A. Phaneuf.

2de, J. Coady.

Listes du 4 Mai.

RHÉTORIQUE.

L. Dozois, en *Version Latine.*

BELLES-LETTRES.

H. Ste. Marie, en *Version Latine.*

VERSIFICATION.

Nap. Leboeuf, en *Version Latine.*

Am. Lefebvre, en *Angl.*

MÉTHODE.

J. Girouard & H. Brodeur, en *Latin.*

Joseph Girouard, en *Angl.*

SYNTAXE.

Ars. Lefebvre, en *Latin.*

A. Fautaux, en *Angl.*

ÉLÉMENTS.

1re. Div., Narcisse Valin.

2de, Gédéon Gaulin.

CLASSE PRÉPARATOIRE.

1re. Div., Alph. Phaneuf.

2de, T. Mikell.